

L'intrus

Un vendredi matin, pendant que je me préparais des toasts à la confiture, mes parents m'annoncèrent, de mon point de vue, une assez bonne nouvelle :

- Ma chérie, ton père et moi avons été invités à passer la nuit chez des amis. Tu penses pouvoir t'en sortir toute seule ?
- Mais oui Maman, je te rappelle que j'ai quinze ans ! Je pourrai inviter Léo à la maison ?
- Mouais, je te fais confiance Lucie, ne me déçois pas...

Sur ce, je pris mon cartable et mes clés, puis m'empressai sur le chemin du lycée. J'eus pas mal de cours avant de retrouver mon meilleur ami, mais l'heure de maths arriva et c'était mon voisin de table. La salle était assez bruyante et ça n'a pas été très dur de lui parler sans me faire remarquer.

- Eh, Léo ! Ça te dirait de passer la nuit chez moi ? Mes parents ne sont pas là et on pourra regarder des films d'horreur !
- Pff...

Mon ami se retourna avec un élan d'énervement.

- Tu sais très bien que je n'aime pas ce genre de films ; et puis, de toute façon, j'ai trois évals cette semaine, mes parents ne me laisseront jamais sortir.
- Allez, tu ne vas pas m'abandonner !

Notre professeur, qui auparavant écrivait au tableau, me lança un regard noir qui me fit arrêter ma conversation.

Avec les deux heures de colle qu'elle avait ajoutées à ma journée, je compris bien qu'elle n'avait pas apprécié. La suite des cours se passa sans encombre, je ne suis pas d'un naturel bavard, mais comme la plupart des enfants, les maths ne m'enchantaient pas plus que ça. La salle de colle était le pire endroit de l'école (hormis les toilettes qui ne sont jamais propres) : pas de décoration, pas de livre, pas d'ordinateur et pas d'élève. Ce n'était qu'une simple salle faite de blanc et de noir. J'étais bloquée là, à faire des exercices de maths que ma prof m'avait soigneusement préparés.

Quand, à 18 heures, la sonnerie retentit, il n'y avait déjà plus personne dans le lycée, hormis moi et les surveillants. Dehors, les ruelles étaient noires, et tout le monde était déjà rentré chez

soi. Seuls les lampadaires me permettaient de distinguer le chemin qui se dessinait au fur et à mesure que j'avancais. Je marchais sur le trottoir, près de la route, quand mon corps s'arrêta. J'avais la sensation que quelque chose n'allait pas. Ma tête se tourna instinctivement pour regarder dans mon dos... mais il n'y avait rien... ou peut-être que si ?... à vrai dire, je ne savais pas ce que je cherchais à vérifier. Il commençait à se faire tard et je me mis à presser le pas pour rentrer chez moi, car la noirceur de la nuit rendait ténébreux tout ce qui se présentait à mes yeux. Arrivée au porche, j'ouvris rapidement la porte d'entrée et la fis claquer en la refermant. Puis je la verrouillai à double tour et vérifiai une dizaine de fois qu'on ne puisse pas l'ouvrir. Quand j'eus posé mes affaires dans le salon, mon anxiété se dissipa : être chez moi me rassurait. Et même si mes parents n'étaient pas là, cela ne changeait rien, du moins, c'est ce dont j'essayais de me persuader...malgré cette partie de moi, peureuse et faible, qui résonnait dans mon corps, tentant de prendre le contrôle. Mais, me refusant à être une dégonflée, j'ai préféré l'ignorer.

Je me préparai du pop-corn au caramel, puis m'assis sur le canapé, et je commençai à regarder la télé. Les films et les séries défilaient devant mes yeux, si bien que quelques heures plus tard, qui me paraissaient être de longues minutes, mon téléphone indiquait déjà onze heures du soir. J'éteignis la télé, puis me mis en pyjama pour aller me coucher. Dans mon lit, plusieurs pensées envahissaient mon esprit, mais bientôt, elles s'effacèrent lentement pour laisser place à un profond sommeil. Mes yeux s'ouvrirent pendant la nuit car une douleur à la gorge me réveilla ; ma bouche était sèche et je ne pouvais me rendormir sans boire. Alors, je descendis de mon lit, avec l'allure d'un somnambule et l'élégance d'un paresseux. Je commençai à marcher pas à pas dans le long couloir qui reliait ma chambre à la cuisine, éclairé par une lampe-torche qui ne me permettait pas d'y voir à plus de deux mètres devant moi. Arrivée devant le robinet, le carrelage glacé avait refroidi mes pieds ; je remplis quatre ou cinq verres d'eau, que je bus rapidement, avant de pouvoir faire sortir un son de ma gorge. Puis, je me retournai, et me trouvai en face du couloir... un couloir qui me semblait bien plus sombre qu'à l'aller...la boule au ventre, je me mis à avancer, malgré mon appréhension qui me retenait au seuil de la cuisine. Arrivée devant la chambre, je n'avais plus du tout envie d'y entrer : des frissons parcouraient mon corps, c'était comme se retrouver à l'entrée des enfers. J'avancai ma main en direction de la poignée, mais mon instinct prit le dessus et une idée me traversa l'esprit : je sortis de ma poche une clé, et fermai ma chambre, sans même y être entrée. Sur le coup, je ne savais pas pourquoi j'avais fait cela, mais cela me procurait une sensation de confiance. C'est comme si j'avais enfermé toutes mes peurs, quelles qu'elles soient, dans cette pièce. Je lâchai un soupir de soulagement, puis

me retournai vers le salon... mais un grattement m'arrêta. Je regardai autour de moi, cherchant une explication, sans rien trouver. J'en conclus donc que ce n'était qu'une simple hallucination. Je n'avais pas sommeil et, ne sachant pas quoi faire, j'allumai la télé ; il devait être environ trois heures du matin et aucun des programmes proposés ne m'intéressaient. J'étais avachie dans le canapé, devant l'écran, m'ennuyant à mourir. Puis, je me souvins que mon père avait emprunté un film d'horreur, exprès pour moi. Personne ne serait capable de regarder ce genre de film à une heure pareille...mais j'étais friande de sensations fortes et aucune activité amusante ne s'offrait à moi. Je mis le disque dans le lecteur DVD, puis montai le son pour me distraire, car j'entendais toujours ces grattements sortant de mon imagination. Soudain, pendant que le personnage principal se faisait poursuivre par un esprit maléfique, j'entendis un grand coup, comme si on venait de casser quelque chose. Je me dis d'abord que cela devait provenir du film. Mais un deuxième coup retentit quelques secondes après, alors que j'avais mis en pause. Je me retournai, et, à grande stupeur, j'aperçus un bout de hache sortant de la porte de ma chambre. Il disparut, laissant place à une entaille de la longueur de ma main. Derrière, j'aperçus un œil écarquillé...malgré la distance qui nous séparait, je pouvais voir qu'il me fixait. La hache transperça à nouveau la porte. On pouvait maintenant y passer une jambe. Mon sang se glaça et mon cœur se mit à battre tellement fort que je crus qu'il allait exploser. Mes mains tremblantes laissèrent échapper le verre d'eau que j'étais allée chercher. J'avais l'impression que le temps s'était ralenti et il me fallut quelques secondes avant de comprendre ce qui se passait réellement. Mes jambes se mirent à courir le plus vite possible et mon esprit cherchait où me réfugier. Je pouvais entendre qu'il serait bientôt sorti de ma chambre. La peur et le désarroi grandissaient en moi. Alors, quand je passai à côté des escaliers, je vis là une occasion de me mettre en sécurité : sous les marches, il y avait un petit espace clos où pouvaient entrer deux personnes. Je me glissai rapidement et refermai la petite porte doucement, de peur qu'on ne m'entende. Agenouillée dans le noir, des milliers de questions se bousculaient dans ma tête : pourquoi était-il là ?... Que me voulait-il ?... Recroquevillée sur moi-même, je pouvais entendre au loin la lourdeur de ses pas sur le parquet et le grincement de sa hache traînant sur le sol. Je n'aurais jamais pu imaginer qu'une telle scène pouvait se passer dans la vraie vie. Quand mes émotions, auparavant étouffées par la stupeur, rejaillirent, des larmes coulèrent sur mon visage et je m'essuyai tellement de fois, que mes yeux me brûlèrent. Certes, j'étais en sécurité, mais pour combien de temps ? Combien de temps lui faudrait-il pour me trouver ? J'avais l'impression de jouer à cache-cache avec la mort. Si j'étais découverte, ce serait la fin de la partie... et sûrement la fin de ma vie. Pendant que je cherchais désespérément une solution, je sentis un renflement dans mon pantalon, qui me dérangeait ; je regardai dans ma poche ce qui m'était

inconfortable et y trouvai mon téléphone. Je l'allumai. Sa lumière bleue éclaira mon visage plein d'espoir. Finalement, j'avais peut-être une chance de m'en sortir. Mais il n'avait plus beaucoup de batterie et je ne pouvais informer qu'une seule personne de ma situation. Appeler la police serait impensable car le son parviendrait sûrement à l'intrus... Et je ne pouvais pas non plus joindre mes parents : à cette heure-ci, ils devaient déjà être couchés. De toute façon, ils étaient très loin et je serais sûrement morte avant qu'ils aient le temps d'arriver. Non, ma seule chance était Léo ! Il était certes très tard (ou tôt...selon le point de vue), mais j'étais sûre que mon ami ne dormait pas. Enfin... je croisais les doigts...J'ouvris l'appli Messenger et lui envoyai un SMS.

Moi - Léo ! il y a quelqu'un chez moi qui me pourchasse je suis cachée sous l'escalier ce n'est pas une blague stp aide-moi !!!

J'envoyai le message les mains tremblantes, puis mis mon téléphone en veille pour économiser la batterie. Des gouttes de sueur dégouлинаient de mon front pendant que j'attendais sa réponse. S'il ne répond pas, je suis fichue ! Quelques secondes après, je sentis mon téléphone vibrer dans mes mains. On venait de m'envoyer un message. Je lus rapidement sa réponse.

Léo – D'accord, j'appelle la police ! et surtout ne t'en fais pas, j'arrive.

Je soupirai avec un sourire aux lèvres : Léo n'habitait qu'à cinq minutes de chez moi, ce cauchemar serait bientôt terminé. Mais juste au moment où je m'accordai un instant de répit, je sentis un souffle glacial de l'autre côté de la porte. Je ne pouvais ni le voir, ni l'entendre, mais je sentais sa présence ; il était là, en face de moi et seules quelques planches de bois nous séparaient. Lui aussi me savait là. Deux solutions se présentaient à moi ; la première : me laisser faire et mourir sans avoir tenté de me défendre ; ou, la seconde : faire quelque chose de totalement impensable, voire ridicule, qui ne me garantirait pas forcément la vie sauve. Il faut croire que mon corps eût opté pour la deuxième solution, car je sentis une montée d'adrénaline en moi. Après tout, si mon heure est arrivée, autant que je meure en ayant tout tenté. Je pris une grande inspiration, ouvris la porte et tendis les bras en me projetant le plus fort possible avec mes jambes vers l'extérieur. Je bousculai l'inconnu et je pense que l'effet de surprise le déstabilisa, si bien qu'il tomba à la renverse. Je me mis à courir aussi vite que possible, sans savoir où aller. Il fallait juste que je sois loin de lui... le plus loin possible de lui. Dans l'obscurité, j'avais du mal à me repérer et je me cognai plusieurs fois avant d'arriver à le semer. Mais, arrivée dans le couloir, je le vis à environ cinq mètres devant moi. Je ne comprenais pas comment il avait fait : il était pourtant derrière moi ces sept dernières minutes. A ma droite se

trouvait une porte qui menait au jardin. Sans attendre, je la pris en continuant ma course. Mon dos me faisait mal et un point de côté était apparu. Pourtant, je ne pouvais pas m'arrêter. Soudain, mon pied heurta une brique et je m'écroulai violemment dans l'herbe sèche. Je me retournai sur le dos. Il se trouvait en face de moi. Je ne pouvais pas discerner son visage car la lumière des lampadaires n'éclairait que le bas de son corps. Il portait un pantalon noir et serrait très fort un large couteau dans sa main droite. Je contractai tout mon corps en espérant atténuer la souffrance que j'allais ressentir, mais ne fermai pas les yeux : si je devais finir assassinée, autant que je sache par qui. Mais, à la place du coup de poignard que je m'apprêtais à recevoir, il s'avança, et un visage familier apparût.

- Léo !!!

- Oui ! Ça va, tu n'as rien ?

J'étais contente de le retrouver ici. Mais brusquement, une ombre apparût derrière lui et une hache lui transperça le crâne. Je vis le sang gicler, atteignant mon visage, à la fois dégoûtée et apeurée. Je ne réagis pas, je voulais crier, mais aucun son ne sortait de ma bouche. Je voulais fuir, mais mes jambes ne bougeaient pas. J'étais paralysée, forcée à regarder cet horrible spectacle. L'assassin était habillé de haut en bas en noir et portait une cagoule ne laissant paraître que ses yeux. Seule la lame de sa hache ensanglantée se démarquait de ses habits. Avant qu'il ne puisse poursuivre avec moi, nous entendîmes les voitures de police et les gyrophares bleus pouvaient déjà se distinguer dans la nuit. A ce moment-là, le tueur repartit aussi vite qu'il était arrivé, mais avant, il me regarda une dernière fois, me fixant de ses yeux noirs, comme pour me dire : « à une prochaine fois ... ».

FIN